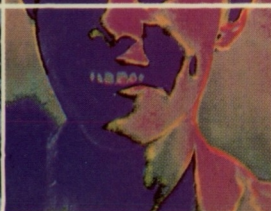


LA NUIT SERA CALME



**PAR
ROMAIN
GARY**



**L'AIR DU TEMPS
GALLIMARD**

Extrait de la publication

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1974.

FRANÇOIS BONDY : *Nous nous connaissons depuis quarante-cinq ans...*

ROMAIN GARY : Lycée de Nice, classe de seconde... Rentrée d'octobre. Il y a un « nouveau » et le professeur lui demande son lieu de naissance. Tu te lèves, avec ta tête de bébé Ibn Séoud et portant déjà sur ton dos, à quinze ans, le poids des siècles, tu dis « Berlin », et tu éclates d'un fou rire nerveux, dans cette classe de trente petits Français... Nous avons sympathisé tout de suite.

F. B. : *Tu as toujours eu une mémoire d'éléphant, tu n'as jamais rien oublié et ça ne doit pas être facile...*

R. G. : On écrit des livres.

F. B. : *Pourquoi as-tu accepté de te livrer ici, alors que tu vis très replié sur toi-même ?*

R. G. : Parce que je vis très replié sur moi-même... Et je n'éprouve aucun frisson d'amour-propre à l'idée de m'ouvrir à n'importe qui — j'aime bien « n'importe qui », c'est un copain — et de me livrer à l'« opinion publique », parce que mon « je » ne me contraint à aucun égard envers moi-même, bien au contraire. Il y a l'exhibitionnisme, et il y a la part du feu. Le lecteur décidera lui-même s'il s'agit de l'un ou de l'autre. *Gari* veut dire « brûle »! en russe, à

l'impératif — il y a même une vieille chanson tzigane dont c'est le refrain... C'est un ordre auquel je ne me suis jamais dérobé, ni dans mon œuvre ni dans ma vie. Je veux donc faire ici la part du feu pour que mon « je » brûle, pour qu'il flambe, dans ces pages, au vu et au su, comme on dit. « Je » me fait rire, c'est un grand comique, et c'est pourquoi le rire populaire a souvent été un début d'incendie. « Je » est d'une prétention incroyable. Ça ne sait même pas ce qui va lui arriver dans dix minutes mais ça se prend tragiquement au sérieux, ça hamlétise, soliloque, interpelle l'éternité et a même le culot assez effarant d'écrire les œuvres de Shakespeare. Si tu veux comprendre la part que joue le sourire dans mon œuvre — et dans ma vie — tu dois te dire que c'est un règlement de comptes avec notre « je » à tous, avec ses prétentions inouïes et ses amours élysées avec lui-même. Le rire, la moquerie, la dérision sont des entreprises de purification, de déblaiement, ils préparent des salubrités futures. La source même du rire populaire et de tout comique, c'est cette pointe d'épingle qui crève le ballon du « je », gonflé d'importance. C'est Arlequin, Chaplin, tous les « soulageurs » du « je ». Le comique est un rappel à l'humilité. Le « je » perd toujours son pantalon en public. Les conventions et les préjugés essayent de cacher le cul nu de l'homme et on finit par oublier qu'il en a un. Il est indispensable de ne jamais oublier notre nudité foncière. Donc, je suis prêt à me « livrer », comme tu dis, sans rougir. Il y a d'autres raisons. D'abord, j'ai un fils trop jeune pour qu'il puisse me rencontrer, pour que je puisse lui parler de tout ça. Quand il pourra comprendre, je ne serai plus là. Ça me fait chier immensément. Immensément. J'aurais voulu pouvoir lui parler de tout ça, quand il pourra comprendre, mais je ne serai plus là. Il y a impossibilité technique. Donc, je lui parle ici. Il lira plus tard. Et puis, enfin, il y a l'amitié. Je me sens entouré d'une très grande amitié, c'est même pas croyable... Des gens que je ne connais pas du tout... Les lecteurs écrivent. Tu

reçois, mettons, cinq, six lettres par semaine, depuis des années, et pour un lecteur qui écrit, il y en a peut-être cent qui pensent à moi comme lui, qui pensent et sentent comme moi. Ça fait une quantité incroyable d'amitié. Des tonnes et des tonnes. Ils me posent toutes sortes de questions, et je ne sais pas répondre, donner des conseils, ça fait professoral, et je ne peux pas parler à chacun d'eux, alors je leur parle ici à tous... Ils ne me demanderont plus de conseils, après ça, ils verront que je n'ai jamais été capable de m'en donner à moi-même, et que d'ailleurs, pour l'essentiel, il n'y a pas de réponse.

F. B. : *Tu te sens des obligations envers tes lecteurs ?*

R. G. : Aucune. Je ne suis pas d'utilité publique. Mais je suis fidèle en amitié... comme tu le sais. Mais je te préviens que je ne vais pas *tout* dire, parce que je m'arrête à la dénonciation. Tu ne peux vraiment te « livrer » sans livrer les autres, ceux dont les secrets ont joué un rôle dans ta vie. Je veux bien accepter le « scandaleux » pour moi-même, mais je n'ai pas le droit d'exposer les autres, parce que pour moi « scandaleux » n'a pas du tout le même sens que pour eux. Il y a encore beaucoup de gens pour qui la nature est un scandale. La sexualité, par exemple. Et il y a les confidences. Les gens que je connais à peine se confient à moi avec une facilité assez étonnante. Je ne sais pas pourquoi ils font ça, je crois que c'est parce qu'ils savent que je ne suis pas de la police.

F. B. : *?!*

R. G. : Oui, ils sentent que je ne suis pas les règlements de police, lorsqu'il s'agit de la morale, que je ne juge pas selon les critères du faire-semblant. J'ai horreur du mensonge pieux, en matière de morale, je ne suis pas pour le trompe-l'œil. Je ne crois pas qu'en fermant les bordels on prouve qu'on n'est pas soi-même une pute. Lorsque tu condamnes l'avortement du plus haut de ta « morale », comme le fait l'Ordre des médecins, par exemple, tout en

sachant qu'un million de bonnes femmes continueront à se faire torturer chaque année clandestinement, eh bien ! je dis que cette « élévation morale »-là, c'est de la bassesse. Cela relève d'une morale-caviar, d'un christianisme sans humilité, sans pitié et qui ignore la chambre de bonne. Le « caractère sacré de la vie » cela veut dire d'abord : *quelle* vie, quelle chance données ? Il y a des conditions de vie où le « caractère sacré de la vie », c'est du génocide... Mais la morale du règlement de police est aveugle, elle s'en fout, elle ne prend pas part, et c'est du petit-petit... petit-bourgeois ou petit-marxiste. Je parlerai donc avec la plus entière liberté de moi-même, mais pas des autres. Voilà mes raisons, voilà pourquoi j'ai accepté, et tu peux mener ton « interrogatoire » comme bon te semble. Je répondrai. Et puis, il y a peut-être des choses que je ne connais pas de moi-même et que tu m'apprendras en m'interrogeant. Et c'est peut-être remédiable. Ça m'étonnerait. Donc, vas-y.

F. B. : *Il y a en toi un écrivain et une « star » internationale, une personne et un personnage : ces deux Romain Gary font-ils bon ménage ?*

R. G. : Non, très mauvais. Ils se détestent, se jouent des tours de cochon, se contredisent, se mentent l'un à l'autre, trichent l'un avec l'autre et ne se sont mis vraiment d'accord qu'une fois, pour ces entretiens, justement, dans l'espoir de se réconcilier... Oui, il ne faut pas oublier cette motivation. Tu as raison de me le rappeler si gentiment.

F. B. : *Tous les lecteurs de La Promesse de l'aube savent que tu as été élevé par une mère exceptionnelle...*

R. G. : Elle est devenue « exceptionnelle » parce que *La Promesse de l'aube* l'a tirée de l'oubli dans lequel tombent toutes les mères et l'a « portée à la connaissance du public ». Il y a des quantités extraordinaires de mères « extraordinaires » qui se perdent parce que leurs fils n'ont pas pu écrire *La Promesse de l'aube*, c'est tout. La nuit des temps

est pleine de mères admirables, inconnues, ignorées, entièrement inconscientes de leur grandeur, comme le fut ma mère. Des mères qui élèvent leurs enfants dans des conditions matérielles infiniment pires que celles dans lesquelles elle a lutté. Des mères à crever, mon vieux, et qui crèvent. J'ai pu tirer de l'oubli une de ces mères-là, c'est tout. Il est vrai qu'elle était exceptionnelle par le panache, par la couleur, la flamboyance — mais pas par l'amour, mon vieux, pas par l'amour, elle était dans le peloton de tête, c'est tout. Les mères, ce n'est jamais bien payé, tu sais. La mienne, au moins, a eu droit à un livre.

F. B. : *Je l'ai bien connue. Je venais souvent à l'Hôtel-Pension Mermonts, à Nice, quand nous étions très jeunes, tous les deux, et j'y ai même vécu. Je suis donc un des rares témoins qui peuvent dire : oui, c'est tout à fait ça, elle était telle que tu l'as décrite dans La Promesse de l'aube, admirable et folle d'amour, mais je crois que tu n'as pas assez dit combien il devait être difficile pour un gosse de vivre avec elle... Elle était souveraine, violente, illuminée et extravagante... Pourtant, es-tu sûr qu'on ne trouve pas trace en toi, dans ta vie, de ces dégâts que causent les mères « dominatrices » ?...*

R. G. : On ne fait pas une mère, un fils et un homme avec des manuels de psychologie, la vie se fout bien des règlements et des impératifs. La psychanalyse est un gosse de riche. N'oublions pas qu'Œdipe était un petit prince : c'est essentiel, et Freud l'a un peu oublié, non ? C'est dans les palais que ça se passait... La seule chose que j'ai vue dans ma mère, c'est l'amour. Ça faisait passer tout le reste — comme avec toutes les femmes... J'ai été formé par un regard d'amour d'une femme. J'ai donc aimé les femmes. Pas trop, parce qu'on ne peut pas les aimer assez. C'est une affaire entendue : j'ai cherché la féminité toute ma vie. Et sans ça, il n'y a pas d'homme. Si on appelle ça être marqué par une mère, moi, je veux bien — et j'en rede-

mande. Je le recommande. Je le conseille vivement. Je ne sens même pas que je me suis acquitté de ma dette. Les femmes, je n'ai pas su les aimer, je n'ai pas su donner, tout donner, j'étais trop maigre, trop maigre à l'intérieur, mais je leur ai donné le peu qu'il me restait, parce que la littérature prenait beaucoup. Alors, les mères « dominatrices », qui « dévirilisent », le complexe d'Œdipe... ah bonne mère! Selon ça, j'aurais dû être au moins homosexuel ou au moins impuissant, pour me conformer aux œdipiades. Ça ne s'est pas trouvé. Je vais te dire mieux. Quand j'étais jeune, à douze ans, j'avais tellement envie que j'ai essayé de baiser un calorifère. Un radiateur. C'était chaud et il y avait un interstice. Je m'y suis fourré et j'ai pas pu en sortir. J'ai encore une marque. A partir d'un certain degré de vitalité, l'animal est plus fort que tous les manuels. Je suis trop chien, trop animal, pour avoir eu des problèmes exquis avec maman... Je te dis ça tout de suite, parce qu'on me ressort tout le temps *La Promesse de l'aube*, pour tout expliquer. Tu sais, quelque part, il y a très longtemps, dans la nuit des cavernes, c'était forcément l'inceste, nous sommes tous sortis de l'inceste. Mais je n'ai jamais eu la moindre trace d'appétit pour maman. Pas une bribe de souvenir, pas de curiosité, rien, de ce côté-là. Je n'ai pas eu de père, et ça ne m'a pas non plus cassé une jambe. Mais je veux bien jouer, moi aussi. Je te propose, ça : comme j'ai été élevé par une mère « monstre sacré », dominatrice et autoritaire, si j'ai fait la guerre comme je l'ai faite, c'était pour me « libérer de ma mère par la violence ». Seulement, on peut aussi dire autre chose : que ma mère m'a bien élevé, qu'elle a fait de moi un homme. En réalité, chez les mères « castratrices », il n'y a pas d'amour. Quand il y a amour, chez une mère, tout le reste, ça ne compte pas. Je n'ai jamais cherché une mère dans les femmes mais il est absolument évident que j'ai toujours préféré les femmes aux calorifères même les plus obligeants. J'ai été entouré de ten-

dresse, dans mon enfance, et cela fait que j'ai besoin de féminité autour de moi, et que j'ai toujours fait mon possible pour développer cette part de féminité que tout homme possède en lui, s'il est capable d'aimer. C'est parfaitement vrai, mais j'ai comme une vague impression que les mères sont là justement pour ça, pour créer ce besoin, cette part de féminité sans laquelle il n'y aurait jamais eu de civilisation. Il est vrai que ça m'a joué des tours, parce qu'enfin, les femmes, c'est partout, alors parfois il y a de quoi devenir fou. Un homme qui n'a pas en lui une part de féminité — ne serait-ce que comme un état de manque —, d'aspiration, c'est une demi-portion. La première chose qui vient à l'esprit, lorsqu'on dit « civilisation », c'est une certaine douceur, une certaine tendresse maternelle...

F. B. : *En 1945, alors que tu es encore capitaine aviateur, tu publies ton premier roman, Éducation européenne. Le jeune héros du livre n'a pas de père, qui a disparu tragiquement dans la Résistance polonaise... Deux ans après c'est Le Grand Vestiaire, passé à peu près inaperçu en France, mais ton premier grand succès en Amérique sous le titre The Company of Men. Le héros du livre est un adolescent dont le père a disparu tragiquement et héroïquement dans la Résistance française...*

R. G. : Écoute, François, tu ne vas pas me dire que tu crois ça ?

F. B. : *Je crois qu'il faut en parler, c'est tout. Mettons que je fais de la provocation, pour te permettre de réagir.*

R. G. : Autrement dit, si je me suis rallié à de Gaulle, c'est parce qu'il était pour moi l'image du père héroïque que je n'ai jamais eu. On l'a écrit, je sais. Seulement, ça ne tient pas debout. Ce sont là de pieuses bondieuseries psychanalytiques, de l'eau bénite. Parce qu'enfin, pourquoi aurais-je attendu l'âge de vingt-sept ans pour me choisir un père et pourquoi j'ai choisi de Gaulle et pas

Staline, par exemple, qui était alors très papa-à-la-mode ? Je n'ai jamais « choisi » de Gaulle. De Gaulle s'est choisi lui-même, il était arrivé en Angleterre quelques jours avant moi, c'est tout, je n'ai même pas entendu l'appel du 18 Juin, et mes rapports avec lui ont été tout de suite très difficiles. Sur les douze fois que j'ai eu des entretiens avec de Gaulle, il m'a foutu dehors au moins quatre ou cinq fois. Il aimait assez mon culot, parce que ça lui permettait de se sentir tolérant, et comme j'étais râleur, je faisais grognard, et ça le rapprochait de Napoléon. J'ai eu à son égard une admiration sans bornes mais continuellement irritée. De Gaulle, c'était pour moi la faiblesse qui dit « non » à la force, c'était l'homme tout seul dans sa faiblesse absolue, à Londres, disant « non » aux plus grandes puissances du monde, « non » à l'écrasement, « non » à la capitulation. C'était pour moi la situation même de l'homme, la condition même de l'homme, et ce refus de capituler, c'est à peu près la seule dignité à laquelle nous pouvons prétendre. En juin 1940, de Gaulle, c'était Soljénitsyne. Mais les premiers rapports que j'ai eus avec lui, ça a été le désastre. Les premiers Français libres arrivés à Londres en juin 40, c'étaient des mecs écorchés vifs et qui ne voulaient qu'une chose : se battre. De Gaulle, à cette époque, ça ne nous faisait ni chaud ni froid, on ne connaissait pas, on ne voulait pas savoir, on voulait se battre. Or, il y a eu tout de suite politique, tout de suite combine. On voulait nous empêcher de partir dans les escadrilles anglaises, on ne voulait pas qu'on se fasse tuer en ordre dispersé chez les Anglais, on voulait attendre qu'il y eut assez de pelés pour former des unités françaises, des escadrilles françaises. Il y avait alors un officier d'état-major des Forces aériennes françaises libres — ça devait faire dans les cent jules, dont la moitié seulement étaient entraînés — qui s'appelait le commandant Chènevier. Je ne sais plus pour quelle raison il était devenu notre bête noire, on était convaincus que c'était lui qui nous empêchait

d'aller dans les escadrilles de la R. A. F. On tient une réunion et on décide de le supprimer : c'était assez O. A. S., tout ça. Je suis chargé de l'exécution, parce que j'inspirais déjà confiance. Chênevier vient faire une inspection à Odiham et nous l'invitons à faire un vol d'entraînement. Le petit plan était très simple : une fois en l'air, Xavier de Scitivaux, qui était aux commandes, — il vit encore à Saint-Tropez, je crois — simule une panne d'avion, moi, à l'arrière, j'assomme Chênevier, je le vide de l'avion, et on dit ensuite que le gars a paniqué quand les moteurs ont commencé à foirer, qu'il a sauté et que son parachute ne s'est pas ouvert. Bon, Chênevier monte dans l'avion, et on décolle. Mais il a dû avoir un pressentiment, cet homme. Je devais faire une tête qui ne lui plaisait pas du tout. Il se met à l'arrière, dans la tourelle du mitrailleur, et quand je me mets à le tirer par les pieds pour le sortir de là, suivant le scénario, il s'accroche, il hurle, il donne des coups de pied... Je te le tire par les pieds, ses bottes fourrées me restent dans les mains, et je regarde ses pieds nus... Et ça m'a complètement démoralisé, ces pieds nus. Ils étaient nus, tout blancs, un peu crados, même, horriblement vulnérables, humains, quoi. L'idée m'avait traversé l'esprit de prendre un briquet et de lui chauffer les talons, pour le forcer à sortir, mais je ne suis pas fait pour la torture en Algérie, moi. Rien à faire. J'ai pas pu. On s'est posé avec Chênevier intact. Tu penses bien que j'ai dû donner des explications, à l'amiral Muselier, à l'amiral Auboyneau... J'ai essayé de les convaincre que ça se faisait toujours, pour les baptêmes de l'air, de déchausser le nouveau commandant, mais Chênevier avait eu une telle frousse qu'il réclamait pour moi le peloton d'exécution, pas moins. Finalement, on leur a dit qu'on a voulu seulement lui faire peur parce qu'il nous empêchait d'aller nous battre. De Gaulle nous a convoqués. Il y avait Bouquillard, Mouchotte, Canepa, Blaise, d'autres encore. C'est moi qui présente notre point de vue... parce que

j'étais licencié en droit ! Je lui dis qu'on ne peut plus attendre, que nous sommes venus pour nous battre, qu'on nous avait condamnés à mort comme déserteurs, en France, qu'il fallait nous laisser partir dans les escadrilles anglaises. Il écoute. Avec des petits tics de moustaches, genre furax. Puis il se lève : « Très bien, allez-y... Et surtout n'oubliez pas de vous faire tuer ! » Je salue militairement, je fais demi-tour, je vais à la porte, et à ce moment-là, le vieux, il a une sorte de remords. Il veut adoucir ça. Alors, il me lance : « D'ailleurs, il ne vous arrivera rien... *Ce sont toujours les meilleurs qui se font tuer !* » Autrement dit, pour adoucir, il me sortait une vacherie supplémentaire. Il avait un petit côté peau de vache qui était sa façon d'en baver et d'en vouloir. Mais il avait raison. Ce sont les meilleurs qui se sont fait tuer, Bouquillard, Mouchotte... tous. Mais on a eu gain de cause. La bataille d'Angleterre commençait et les pilotes français purent y prendre part dans les escadrilles anglaises, après quoi, on a formé des escadrilles françaises... Je ne vois pas du tout pourquoi tu me fais parler de tout ça. C'est mort.

F. B. : *Je ne t'ai rien demandé, c'est toi qui en parles...*

R. G. : Ah bon.

F. B. : *J'évoquais l'Éducation européenne et Le Grand Vestiaire pour te poser une tout autre question. Quand tu avais seize dix-sept ans, à Nice, tu risquais fort de devenir « dévoyé », un voyou. Il y avait un côté rage, frustration et hargne... Ceux qui étaient tes amis à cette époque, Edmond Gliksman, Sigurd Norberg, qui représente aujourd'hui l'Unicef dans le tiers monde, moi-même, on s'inquiétait, on te l'a souvent dit, je crois. Et dès tes premiers livres, surtout dans Le Grand Vestiaire, en 1949, la jeunesse délinquante apparaît, et parle en ton nom, on ne peut pas s'y tromper. De tous les livres que tu as écrits, c'est dans Luc, du Grand Vestiaire que je te reconnais le mieux, tel que tu étais à dix-sept ans... Pourquoi cette obsession avec la jeunesse délinquante ? Est-ce parce que*

tu avais failli toi-même « basculer », à la sortie de l'adolescence ?

R. G. : Je ne sais pas. Il y a eu la guerre. Ça m'a peut-être sauvé, je ne sais pas. Je me méfiais d'ailleurs tellement de mon bouillonnement intérieur que j'allais m'engager à la Légion étrangère, en 1935, lorsque mon décret de naturalisation est arrivé et je pus choisir l'aviation. Mais tu vois, non, je ne crois pas que j'aurais « basculé ». Je ne sais pas ce que je serais devenu, sans la guerre — voilà qui en dit long sur notre civilisation —, mais je crois que je ne pouvais pas « mal tourner », au sens maquereau ou main armée. Mais il est vrai que j'étais en danger. La sortie de l'adolescence a été la période la plus « tangente » de ma vie. J'aurais pu devenir n'importe quoi. En réalité, tu vois, je ne risquais rien. J'oscillais, mais j'avais un centre de gravité, j'avais un témoin intérieur : ma mère. Mais justement, à cause de ma mère, il y avait des moments...

F. B. : *Azoff.*

R. G. : Il ne s'appelait pas Azoff. On l'appelait « Zarazoff », à Nice, chez les Russes.

F. B. : *Il y avait dix mille Russes à Nice, dans les années trente.*

R. G. : Et ce surnom lui venait du mot *zaraza*, qui veut dire « infection » en russe. C'était une abominable salope d'usurier qui faisait saigner ma mère, et lui prêtait de l'argent à vingt pour cent. Je ne l'ai pas tué.

F. B. : *Tu as été interrogé trois fois par la police ?*

R. G. : Évidemment, je lui avais cassé la gueule huit jours auparavant, parce qu'il était venu chez nous et avait pris ma mère à la gorge, en lui réclamant ses vingt pour cent d'intérêts. Il y a quelques années, un monsieur « très bien » est venu me proposer de lui confier mes droits d'auteur, il allait les placer à vingt pour cent d'intérêts. Je lui ai cassé la gueule aussi. Alors, Zarazoff, je lui ai dit que

la prochaine fois et cætera, et comme il y avait des témoins et que je n'étais pas très populaire dans le quartier, parce que ma mère m'envoyait casser la gueule à un tel ou un tel qui l'avait « offensée »...

F. B. : *Il y a prescription, tu sais.*

R. G. : Pas pour les mains. Il n'y a pas de prescription pour les mains. Pas pour les miennes, en tout cas. Et ce jour-là, je n'étais même pas à Nice. J'étais à Grasse, pour le championnat de ping-pong. Je me souviens même du nom de mon adversaire, en finale : Dormoy. Mais j'étais alors dans le Midi l'équivalent d'un Algérien aujourd'hui, on a tout de suite pensé à moi. Il y avait dix copains qui étaient avec moi, à Grasse, ce jour-là, qui m'ont vu. Ce n'est pas moi qui l'ai égorgé. Mais j'avoue que j'étais « tangent », les adolescents sont souvent « tangents », et surtout aujourd'hui, parce qu'ils ont plus de vitalité que de vie, plus de vitalité que de possibilités de s'exprimer dans et par la vie, ce qui donne Mai 68 ou la drogue ou des voyous ou des petits vieux. Je courais des risques. Par exemple, je faisais alors le guide en autocar, pour les touristes. Ils voulaient aller au bordel. Il fallait bien les amener à la *Feria*, rue Saint-Michel. Et à la *Feria*, il y avait un cinéma cochon. Et la mère maquerelle nous proposait un pourcentage sur tous les clients que j'aurais emmenés au cinéma cochon... Et je n'avais que dix-sept ans... Et il y avait des putes qui voulaient faire « maman » avec moi et qui voulaient m'encourager sur le bon chemin, en me refilant cinquante balles, par-ci, par-là... J'ai toujours dit non, ma mère m'aurait tué.

F. B. : *Elle n'en aurait rien su.*

R. G. : Elle aurait su à l'intérieur, en moi-même. Je l'avais en moi. Je suppose que c'est ce qu'on appelle une mère « envahissante », une mère « dominatrice ». J'avais toujours un témoin en moi, je l'ai encore. Les adolescents deviennent des voyous parce qu'ils n'ont pas de témoins.

Des pères et mères qui s'en foutent ou ni père ni mère. On peut faire n'importe quoi sans témoin intérieur. La plupart des adolescents criminels aujourd'hui sont des gosses qui n'ont pas de trou à eux, pas de coin à eux, où ils sont connus, où on les regarde, le boulanger, l'épicier, le bougnat, ils n'ont pas de point de référence, pas de centre de gravité, pas de témoins, alors là, on peut faire n'importe quoi, il n'y a pas de modèle, c'est le néant, et ça permet n'importe quoi.

F. B. : *Est-ce que ta mère sentait la menace ?*

R. G. : De temps en temps, oui, elle prenait peur. Ça gueulait. Pour rien, parce que ça faisait double emploi : elle était déjà installée dans ses meubles, chez moi, à l'intérieur. Par exemple, Marguerite Lahaye m'avait appris à danser. Il y avait alors à la plage un Péruvien, Chiquito. Enfin, nous l'appelions comme ça. Il m'avait emmené au Palais de la Méditerranée, où ils cherchaient des gigolos pour faire danser les dames mûres. Tu te mettais à une table avec les entraîneuses et beaucoup de gomina. Les maris t'envoyaient chercher par les garçons. Tu faisais danser sa femme et le mari te refilait un pourboire. Tu pouvais te faire cinquante balles par thé dansant. Ma mère a appris ça et elle a gueulé, quelque chose de maison. A tort, parce que je ne l'avais pas fait. Dès que j'ai su qu'il fallait se foutre de la gomina dans les cheveux, j'ai dit non. J'ai toujours eu horreur de me foutre des trucs dans les cheveux, je ne sais pas pourquoi, peut-être parce qu'Œdipe était chauve. Il paraît que parfois les maris invitaient les gigolos à la maison et ils regardaient. Ça, je n'arrive pas à le croire. C'était beaucoup plus vieux jeu que maintenant, les années trente. Ce n'est pas à Nice que je risquais tellement de basculer, c'était plutôt à Paris, et là, théoriquement, j'étais livré à moi-même. Mais ce n'est pas vrai : elle était toujours là, à l'intérieur, et elle ouvrait l'œil. Mais Paris, dans les années trente, pour un Algérien — on disait alors un « mé-

tèque » — sans le rond, c'était dur. Je ne sais pas si tu te souviens de Bradley. Non ? Eh bien, c'était un Américain du type prématuré, je veux dire qu'il était déjà paumé en 1934. Il y avait à l'hôtel de l'Europe, rue Rollin, à Paris, un dessinateur anglais, Yan Petersen, qui m'invitait à bouffer parfois, et qui me mettait toujours en garde contre Bradley. Ses parents lui avaient coupé les vivres et il avait trouvé un truc. Il y avait alors rue de Miromesnil un claque très spécial. Les bonnes femmes venaient se servir. Et parfois, elles étaient accompagnées du mari. Bradley se faisait deux mille balles par mois comme ça. Il est venu me proposer le truc. Je l'ai assommé avec une bouteille. J'étais indigné jusqu'aux larmes parce que s'il osait me proposer ça, c'est que ça se voyait... Je veux dire, il voyait que j'étais désespéré. Son « offre » soulignait ma situation, le cul-de-sac pour un Algérien de vingt et un ans à Paris, sans ami. C'était l'époque où tes parents m'invitaient à bouffer. J'ai chialé — je crois que je n'ai jamais autant chialé de ma vie — et si j'ai réagi avec tant de violence — j'aurais pu le tuer — c'était que j'étais tenté. Je ne me l'avouais pas en moi-même, mais j'étais tenté. Tu comprends, je débordais d'appétit, et je n'avais pas de petite amie, rien. Ça me montait à la gorge. Alors, rien que cette idée qu'il y avait là un moyen de me débarrasser de mon excédent, c'était déjà tentant. Parce que ces bonnes femmes n'étaient pas toutes vieilles et moches, d'après Bradley — elles étaient souvent belles et vicieuses, ou leurs maris étaient vicieux. Alors, tu comprends... tu comprends... J'avais vingt et un ans et j'en débordais, il y avait là des filles qui attendaient et on te payait par-dessus le marché. Il y avait encore autre chose. Il y a ce côté particulièrement *macho*, surtout chez les jeunes. L'envie de faire le dur, le vrai et le tatoué. Le côté « non seulement je l'ai baisée, mais elle m'a même payé pour ça ! » et l'envie de dire tiens ! prends ça ! à la société, lui cracher dessus, en refusant ses lois, son « honneur ». Il y a tout, quoi. Tu es paumé. Tu n'es plus qu'une queue

LA NUIT SERA CALME

PAR ROMAIN
GARY

François Bondy, qui connaît Romain Gary depuis l'enfance, a provoqué ces confessions où l'auteur de *La Promesse de l'aube* parle en toute liberté de ce qu'il a vu, connu, aimé. Les hasards de l'histoire, et son tempérament, ont fait de Gary un des témoins de ce temps qui a vécu le plus d'événements et approché le plus de personnages exceptionnels, extravagants, mystérieux ou célèbres.

De Vychinski à Groucho Marx, de Churchill à de Gaulle, des ambassades à Hollywood, c'est une galerie de portraits pleine de surprises.

Dimitrov, devenu maître de la Bulgarie, déclare pour paraître drôle : "Vous savez, c'est vraiment moi qui l'avais brûlé, le Reichstag." John Ford se fâche parce que les danseurs peaux-rouges de la tribu "sauvage" des Hopis qu'il montre à Gary révèlent soudain qu'ils étaient G.I.'s et ont pris part à la libération de Paris.

Les instantanés de cette autobiographie de "coureur d'aventures" se succèdent de page en page pour se composer à la fin en un portrait d'homme qui semble souvent avoir réussi à mener plusieurs vies à la fois. Mais au-delà des témoignages et des aveux, Romain Gary a écrit avec *La nuit sera calme* un hymne non seulement à la femme, mais à la féminité, il voit en elle la valeur première de toute civilisation.

En passant, la politique, l'Europe, les hommes du jour font l'objet de récits et de jugements explosifs. Ce sont les accès de colère et de tendresse d'un des derniers humanistes.

Indépendamment de son activité littéraire, Romain Gary, né en Russie en 1914, a été aviateur et diplomate. Instructeur de tir aérien à l'École de l'air de Salon en 1939, sergent, lieutenant et capitaine à l'escadrille "Lorraine" pendant la bataille d'Angleterre et les campagnes d'Afrique, d'Abyssinie, de Libye et de Normandie de 1940 à 1944, il est commandeur de la Légion d'honneur et Compagnon de la Libération. Il entre au ministère des Affaires étrangères en 1945 comme secrétaire et conseiller d'ambassade à Sofia, Berne et à la Direction d'Europe.

Porte-parole à l'O.N.U. de 1952 à 1956, il est ensuite nommé chargé d'affaires en Bolivie et consul général à Los Angeles. Quittant la carrière diplomatique en 1961, il parcourt le monde pendant dix ans pour des publications américaines et tourne comme auteur-réalisateur deux films, *Les oiseaux vont mourir au Pérou*, en 1968, et *Kill*, en 1972. Marié à la comédienne Jean Seberg de 1962 à 1970, il vit aujourd'hui la plupart du temps dans sa maison "Cimarrón" à Majorque.

François Bondy, écrivain et journaliste suisse, a dirigé la revue *Preuves* à Paris de 1950 à 1969. Auteur en allemand de plusieurs ouvrages traitant de thèmes de littérature moderne, rédacteur de l'hebdomadaire *Die Weltwoche* de Zurich, il reçut en 1968 le prix de l'Académie des sciences et lettres de Mayence pour avoir contribué à faire connaître en Allemagne la culture française contemporaine.

